

Jean-Pierre Martin, *Eloge de l'apostat,* *essai sur la vita nova*

Paris, Editions du Seuil, 2010, 290 pages.

Dès l'introduction, Jean-Pierre Martin relate sa propre expérience d'*apostat* et retrace les étapes d'un trajet existentiel qui s'est toujours construit avec et contre tous ses moi successifs et simultanés, instaurant une pratique de l'autodissolution qui refuse « toute assignation au passé avec résidence forcée dans un moi antérieur »¹ et son corollaire, la fidélité à soi. Entre l'étudiant timide qu'il fut à l'ENS, le militant de la Gauche prolétarienne, le baba-cool *speedé*, le pianiste de jazz qu'il devint par la suite, l'écrivain et le professeur d'université qu'il est aujourd'hui, Jean-Pierre Martin ne distingue qu'une suite de lignes brisées qui dessinent le sceau de l'apostat à l'égard de lui-même. Cette aventure intime de la déconversion « qui creuse un abîme en soi » en quelque sorte légitime le regard qu'il porte sur la littérature du XX^e siècle – avec quelques incursions dans les siècles précédents – et son choix du mot *apostasie* qui lui semble le seul propre à désigner à la fois un geste de désenvoûtement par rapport à la norme, une transgression des valeurs communautaristes et la marge dans laquelle va pouvoir s'inscrire l'appel à la *vita nova*.

A partir de là, Jean-Pierre Martin décrit dans la première partie de son essai, intitulée « Des vies transfuges », ce leitmotiv du XX^e qu'est la déconversion d'écrivains engagés, confrontés par l'Histoire à l'épreuve du réel, et qui ont parfois suscité le rejet parce qu'ils détruisaient l'esprit d'orthodoxie. Cette dissidence peut aussi être lue comme l'expression d'une pensée qui résiste à toute inféodation et désigne une question qui se pose dans toute œuvre et toute existence : celle du rapport de soi au passé et de soi à soi. Les vies transfuges sur lesquelles médite Jean-Pierre Martin sont pour la plupart marquées par le marxisme ; il distingue cependant différents types d'engagement qui induisent différents types de postures à l'heure du revirement : les « anges déchus » qui sont allés jusqu'au bout du sacrifice avant la rupture et les « compagnons de route »² qui ont toujours su préserver leur autonomie.

C'est à ce deuxième groupe qu'appartiennent André Gide et Roger Vailland, des écrivains dont l'apanage est la désinvolture définie comme « une morale du souci de soi, une façon pour l'individu de se défendre contre les envahissements

1. Martin, Jean-Pierre (2010) : *Eloge de l'apostat, essai sur la vita nova*. Paris : Ed. du Seuil : 12.

2. Les deux expressions sont d'Arthur Koestler cité par J.-P. Martin, *ibid.* : 39.

de la société »³. J.-P. Martin s'attarde ensuite sur le cas Vailland pour décrire « l'apostasie en douceur » du héros de son roman, *La Fête*, qui combine art de l'esquive et résolution ferme. Puis vient l'examen des *Ecrits intimes* dans lesquels Vailland, qui a connu l'addiction à l'opium, raconte sa déstalinisation personnelle sans complaisance rétrospective comme s'il s'agissait d'une désintoxication réussie à l'issue de laquelle il se retrouve « léger, délivré, mué, nu »⁴. Pleine de déférence à l'égard du Parti communiste, la démission sera toutefois feutrée comme celle d'un homme d'esprit qui se veut « hérétique, franc-tireur, insulaire, irrécupérable »⁵.

284

Toujours parmi les vies transfuges, J.-P. Martin convoque trois figures qui déclinent selon trois modes d'apostasie la désertion face aux oukases du marxisme : en Paul Nizan, il voit la figure de l'apostat sur le point d'advenir, en Jean-Paul Sartre celle de l'apostat au revirement tardif, et en Benny Lévy celle de l'apostat radical ou ange déchu. Nizan, l'implacable militant d'*Aden Arabie* et des *Chiens de garde* quitta le Parti communiste en 1939 après la signature du pacte germano-soviétique et fut tué en 1940, laissant *La Conspiration*, un dernier roman ambigu dans lequel on voit l'écrivain se dégager du stalinien en lui tandis qu'affleure l'esquisse d'un revirement. Sartre, quant à lui, ne cesse de louvoyer, se tait lors des procès Kravchenko, récuse Soljenitsyne, mais devient apostat en acte en 1978, deux ans avant sa mort, lorsqu'il soutient les *boat-people* victimes du communisme vietnamien et apostat en paroles dans *L'Espoir maintenant*, un ultime entretien réalisé avec Benny Lévy, dans lequel il tourne le dos aux concepts de « groupe en fusion et fraternité-terreur » qui constituaient le noyau dur de sa pensée antérieure. Certains ont vu dans ces déclarations l'affaiblissement d'un vieillard, mais J.-P. Martin y voit surtout la validation de l'autoportrait de l'enfant qui, dans *Les Mots*, avait reçu « le beau mandat d'être infidèle à tout »⁶. Enfin, J.-P. Martin ne cache pas son admiration pour la troisième de ces figures, Benny Lévy qu'il a côtoyé au temps de la Gauche prolétarienne, et qui, selon lui, a parfaitement réussi son tournement - le mot est de B. Lévy. En effet, après la rupture avec Mao et la Gauche prolétarienne, ce dernier redécouvre Moïse et devient talmudiste, mais sans pour autant passer d'un fondamentalisme à l'autre. Ainsi que l'atteste *Pouvoir et liberté*, ses carnets intimes de 1975 à 1979, Lévy parvient à une « décomposition de Soi comme chef idéologique »⁷ et envisage un monde où serait possible la relation singulière entre individus, hors de la coupure maître-esclave. Aux yeux de J.-P. Martin, une telle pensée qui récuse le tout-politique stigmatise la radicalité théorique d'un Alain Badiou ou d'un Slavoj Žižek pour mettre à nu « l'homme fracturé » et le propulser hors de soi « dans le champ expérimental d'une pensée méditante et encore hésitante, oscillante, interlocutrice »⁸.

Cette première partie se termine avec un beau portrait de Marguerite Duras, un autre ange déchu. Il a fallu qu'elle soit exclue du P.C. au prétexte qu'elle vivait avec deux hommes pour que sa passion militante se retourne en exercice de la littérature

3. *Ibid* : 59.

4. Vailland, Roger (1968) : *Ecrits intimes*. Paris : Gallimard : 489.

5. Martin, *op. cit.* : 77.

6. Sartre, Jean Paul (1964) : *Les Mots*. Paris : Gallimard : 199.

7. Lévy, Benny (2007) : *Pouvoir et liberté*. Lagrasse : Verdier : 16.

8. Martin, *op.cit.* : 121.

« comme lieu d'immoralité » et cède la place à la « souveraineté du ravissement »⁹. Duras se reconstruit alors contre la norme idéologique et contre ce qu'elle appelle « l'imbécillité théorique », pour se vouer à une écriture blasphématoire. On l'aura compris, c'est la littérature qui triomphe dans le combat contre la norme instaurée par le tout-politique parce que l'expérience de la transgression confère à l'apostat un *savoir* irremplaçable qui remet en question la mémoire idéologique comme croyance ou névrose et prépare *le devenir autre* à partir de l'enchaînement de résolutions qui le façonnent sans retour en arrière possible.

Dans la deuxième partie de son essai, J.-P. Martin se livre à une méditation sur la destinée d'écrivains qui ont fait le saut vers la *vita nova* avec la conscience aiguë que la mort est au bout du chemin, une *vita nova* dont l'enjeu tout autant esthétique qu'existential est l'œuvre nouvelle. Impossible de donner une liste exhaustive des écrivains cités : nous retiendrons le dernier Roland Barthes, Arthur Koestler, à nouveau Vailland, et Romain Gary.

Après la mort de sa mère en 1977, Barthes fait à Casablanca l'expérience d'un *satori* qu'il assimile à une conversion littéraire qui implique retour de l'auteur, réflexivité, découverte de la transitivité du vouloir-écrire, obsession de l'inventaire, tout en gardant le goût du paradoxe et du « contrage »¹⁰, même dirigé contre lui-même. La transmutation que revendique Barthes n'a rien à voir avec la transgression du militant, elle se situe plutôt du côté d'une « éthique du changement comme chatolement »¹¹ qui ignore la dimension idéologique et fait de lui un dandy à la philosophie viagère qui subordonne le temps de l'Histoire au temps de la vie. Parallèlement, Barthes s'éloigne du champ existentiel dont pourrait surgir une confession trop vertigineuse et n'envisage plus l'avenir que comme un « changer d'écriture » ouvert sur l'immense intertexte de la vie des autres, ce qui fait de lui le héros théorique de la *vita nova*.

J.-P. Martin place Koestler et Vailland aux antipodes de Barthes, parmi les écrivains qui brûlent leurs vaisseaux pour choisir la rupture radicale et l'efférence d'un perpétuel « aller à », quitte à frôler l'autodestruction. Dans *Hiéroglyphes*, Koestler décrit son existence comme une *metanoia* perpétuelle qui va d'immolations de lui-même en conversions, de l'université au kibboutz, d'Allemagne en Russie dont il devient membre du *Komintern* jusqu'à la rupture de 38. Enfin, J.-P. Martin revient plus longuement sur Vailland dont il admire la capacité de transgression quand elle se fait « engendrement ininterrompu de soi », nous livrant au hasard sans être incompatible avec l'exercice de la décision, ouvrant ainsi l'accès à la *maturité* et à la *souveraineté*, deux concepts chers à cet écrivain.

Pour clore cette partie, J.-P. Martin aborde le versant plus sombre des écrivains mus par « la lassitude de n'être que soi » comme Michel Leiris ou Romain Gary. Ce dernier désigne par le terme « aliénation » ou par la métaphore de la « Mongolie extérieure » son désir irréprouvable de se faire étranger ou extérieur à toutes les données historiques, biologiques et historiques qui le déterminent et à tous les stéréotypes dans lesquels la critique étouffe son œuvre. On peut y voir

9. Martin, *op.cit.* : 131.

10. Le mot est de Barthes.

11. Martin, *op.cit.* : 190.

une variante de *l'évasion* ou *excendance* qui, chez Levinas, signifie le désir de briser « l'enchaînement du moi à soi ». Le pseudonyme Emile Ajar va effectivement permettre à Gary de s'inventer un nouveau « corps de mots » et de faire la nique aux institutions en recevant un deuxième prix Goncourt, mais il doit aussi s'inventer un double – en la personne de Paul Pavlovitch, son neveu –, qui à son tour rejette cette identité factice. Ce jeu dangereux de la transgression identitaire ne vient pas forcément à bout du vieil homme en soi, explique J.-P. Martin qui interprète le suicide de Gary comme une tragique coïncidence entre mort et *vita nova*.

286

Au terme de cette méditation, J.-P. Martin se garde bien de faire un portrait à charge de l'immobile, même s'il fustige au passage les deux « feux fixes » que furent à ses yeux Guy Debord et André Breton. De plus, il rappelle que la marge entre la figure de l'apostat et celle de l'immuable reste poreuse, comme elle le fut pour Aragon, parce qu'il nous faut faire avec la part « irréfragable » de notre être sans jamais renoncer à jeter le défi « à ce culte de la collectivité qui pense en nous ».

Écrit d'une plume alerte, *L'Eloge de l'apostat* bénéficie de toute évidence de l'expérience personnelle de son auteur et de sa capacité à envisager une situation existentielle de l'intérieur. Certes, on peut regretter que le parcours de certains écrivains soit survolé un peu trop rapidement et que la toute dernière partie sur le destin des livres de la bibliothèque de J.-P. Martin se révèle superflue. Le grand mérite de Jean-Pierre Martin n'en demeure pas moins d'être capable de lire l'apostasie personnelle et littéraire (les deux se confondent dans le cas des écrivains) comme le moteur indispensable qui lance un processus d'individuation authentique et place l'histoire de l'individu ou « petit sujet » sur le même plan que l'Histoire des peuples.

— Catherine CHAUCHE

Université de Reims Champagne-Ardenne, CIRLEP EA 4299